

Lorsque le marquis fut parti et qu'elle se retrouva seule avec Fanchetto, la Rosati ne dissimula point sa mauvaise humeur. Ce sans-gêne brutal l'avait froissée. Elle faisait bien marchandise de ses faveurs et n'en rougissait pas, mais il lui déplaisait qu'on le lui répétait sans ménagement.

—Il est temps que je prenne un intendant pour mes affaires, dit-elle.

Fanchetto n'était pas invitée à donner son avis, mais avec la liberté d'une soubrette de Molière, elle dit à la chanteuse :

—M. d'Espignac n'a besoin que d'être heureux pour être aimable, et il le sera certainement.

—Je lui ai fait des conditions trop dures. Il espère pouvoir les remplir ; mais c'est impossible. Je n'avais que ce moyen de me débarrasser de ses importunités.

XXXI

LE VIEUX D'ESPIGNAO

Pour qui connaissait les d'Espignac, l'opinion de la Rosati était de la dernière justesse. Le père vivait avec l'avarice d'Herpagon, et l'on eût cherché en vain où le fils pourrait se procurer non cent mille écus, mais cent louis.

En quittant le petit hôtel de la chanteuse, ce nid capitonné, parfumé, où tout était fait pour plaire, il se retrouva dans la demeure paternelle, vaste construction que, du temps des Valois, les d'Espignac, alors florissants, remplissaient d'un peuple de valets et aimaient de fêtes somptueuses, mais qui sous la Régence n'était plus qu'une solitude. — Les écuries étaient vides ; les cuisines inoccupées ; presque toutes les fenêtres closes.

À l'intérieur, où rarement l'air se renouvelait et où un rayon de soleil, bien qu'il ne coûtât rien, n'était pas même appelé à combattre l'humidité accumulée par les hivers, tout était froid, sombre et morne. Une odeur de moisi s'y était répandue. Dans les grandes pièces inhabitées les meubles dormaient sous la poussière, les parquets craquaient sous les pieds et les domestiques n'osaient se couvrir ou laver les rideaux de crainte de les voir tomber par lambeaux.

Le vieux d'Espignac n'occupait que deux chambres à une extrémité du rez-de-chaussée ; son fils en habitait également deux au premier étage. Ils avaient chacun à leur service personnel un maître Jacques, et pour leur service commun une vieille servante chargée de la cuisine et de la lingerie. Les valets, Armagnacs comme leurs maîtres, semblaient avoir été formés pour eux. Jacques rivalisait de ladrerie avec son seigneur et maître ; Jean ne parlait que par explosion comme Roger, et le reste du temps semblait muet. Tous deux étaient secs, jaunes de peau et noirs de poil.

Enfin comme, entre le père et le fils, n'existait aucune sympathie, les deux valets ne s'étaient jamais liés ensemble et demeuraient étrangers l'un à l'autre, à moins qu'ils ne trouvassent l'occasion de se rendre désagréables. La maison avait donc le silence glacial d'un tombeau. Ses habitants y circulaient sans bruit pareils à des fantômes.

La vieille bonne ne sortait que deux fois par semaine : le samedi pour acheter la provision de pain et de viande, et le dimanche pour aller à la messe. On remettait annuellement des provisions d'huile, de vin, de fruits secs, de noix et de châtaignes qui provenaient du domaine d'Espignac. Avec cela, une petite quantité de lard et de jambon et les sept livres de sel que tout Français était tenu d'acheter, la maison d'Espignac vivait toute l'année. La dépense de la maison ne s'élevait point à trois cents

livres par an. On pouvait se demander ce que le vieux faisait de ses revenus. Étaient-ils riches ?... Étaient-ils pauvres ?... les plus curieux du quartier Saint-Germain l'ignoraient.

Le jour où Roger prit les engagements fabuleux que l'on sait, avec la galante artiste, son valet Jean fut frappé de l'altération de sa physionomie. Ses joues s'étaient creusées, ses yeux semblaient enfoncés dans leurs orbites.

—Jean, fit-il, un mot.

Jean le suivit dans sa chambre, non sans crainte. Son maître s'arrêta en face de lui et lui dit :

—Jean, tu m'es dévoué ?

—Oui, monsieur le marquis.

—Et tu es encore plus dévoué à toi-même ?

—Monsieur, je ne le crois pas.

—Ne mens point ; c'est inutile. Eh bien, dans ton intérêt, comme dans le mien, j'ai un service à te demander.

—Je suis aux ordres de monsieur.

—Je ferai ta fortune, mais il faut que tu me dises où mon père cache son argent.

Jean ouvrit de grands yeux et demeura comme hébété.

—Réponds.

—Monsieur, je ne sais pas.

—Tant pis pour toi d'abord. Mais je crois que tu mens. Depuis quinze ans que tu es ici, à quoi passes-tu ton temps si tu n'espionnes pas ton maître ?

—Oh ! monsieur !... fit le valet confusionné.

—Il est impossible que Jacques non plus que toi ne sache où il se trouve. Du moins devez-vous savoir à peu près où ; par exemple, si c'est dans l'appartement, ou à la cave, ou ailleurs ? Réponds-moi donc !

—Monsieur, je ne sais rien.

—Eh bien ! fit Roger avec impatience, es-tu disposé, moyennant récompense, à m'aider à savoir ce qui m'intéresse ? Bannis tout scrupule à cet égard, songe que ton maître a besoin de connaître où son père enfouit sa fortune, car, d'un jour à l'autre, ce vieillard peut mourir et emporter son secret dans la tombe. Il n'est pas juste que je sois victime de sa manie. Il est de mon devoir de prévenir la perte de ma fortune. La religion me le permet comme elle condamne l'avarice, qui est un des sept péchés capitaux.

—Eh bien, monsieur, dit Jean, que voulez-vous que je fasse ?

—Je vais demander une petite somme à mon père. Ainsi que d'habitude, afin de ne pas me montrer où il met sa bourse, il me répondra : " Je vous remettrai cet argent demain, ou ce soir," selon l'heure. Il faudra le guetter à la sortie de sa chambre et le suivre.

—Jamais je ne l'oserai, monsieur, car, si M. d'Espignac ou Jacques me surprenaient en pareil espionnage, ils me traiteraient comme un malfaiteur. Il y aurait bataille et mort d'homme, monsieur.

Roger parut amèrement désappointé.

—C'est ton dernier mot, Jean ?

Le domestique baissa la tête.

—C'est bien, je m'adresserai à un autre. Dès aujourd'hui tu n'es plus à mon service.

Jean ne dit rien et ne fit pas entendre une plainte sous le coup injuste qui le frappait. Nous l'avons dit, il était fort attaché à son maître, l'ingratitude de Roger lui fut cruelle. Il étouffa sa douleur et, le soir, muni de son petit bagage, il alla demander l'hospitalité à un homme de son pays, établi rue du Sabot.

Mais, — étrange effet d'une longue habitude ! — Jean sou-